

Jacques Dussel

**PAPAPHYSICIEN DEMODE**

*Rizopée*

## Avant-Propos

Oui bien sûr, il n'est pas d'oubli de ce qui n'a pas été en bonne logique connu, d'ailleurs l'oubli est la condition nécessaire de la mémoire, même s'il lui échappe par définition. Oui bien entendu l'oubli survient très vite de ce qui n'a pas été reconnu. Oui hélas, ou heureusement, chaque mémoire individuelle ordinaire, freudienne ou pas, enfouit dans un de ses recoins ce qui dérange d'une façon ou d'une autre, et c'est alors que l'on peut oublier même ce qu'on a eu le plaisir de lire, mais là on s'oublie comme on a fait pipi dans sa culotte, il reste, comme l'a dit Lamartine dont il sera question plus loin, que « les plus hautes vertus sont des vertus sans gloire » (en Français d'aujourd'hui : les meilleurs talents sont les plus vite oubliés). Grandiloquent dans la forme mais pas faux sur le fond, ni la réflexion du même poète : « Et le rapide oubli, second linceul des morts... »

Doté d'un esprit cartésien, j'estime, après avoir pesé le pour et le contre, que l'amitié, ce mouvement partant de la raison plus que du cœur, ne peut altérer l'évaluation d'une idée comme vraie ou fausse.

## **Pataphysicien démodé**

Michel Ohl est mort le 20 octobre de cette année. Il est parti aussi discrètement que son œuvre littéraire est restée confidentielle de son vivant. Je me pose la question : Quel est l'avenir d'une société qui ne sait pas reconnaître la valeur de son patrimoine, fût-il culturel, et qui est aussi prompt à son complet oubli ?

Il avait pourtant des défenseurs, comme Yves Harté écrivant à la sortie de son avant-dernier opuscule, *Pauvre cerveau qu'il faut bercer* : « Michel Ohl... vient nous chercher au bout de nos émotions. C'est toujours désespérément drôle ou drôlement désespérant. Ce sont surtout des phrases d'un maître écrivain qu'il faudra bien un jour ou l'autre reconnaître. » Ni romancier (je crois qu'il n'aurait pas su), ni poète maudit, ni fou littéraire, parfaitement inclassable et inimitable, il n'était comparable à personne, ni à Jarry, ni à Rabelais, pas plus à Baudelaire qu'à Pierre Dac, étant lui-même, la synthèse de l'apport disparate de sa boulimie de lecture. Ceux qui par complaisance ou malveillance se sont risqués à le plagier où à le parodier ont fait un flop, une belle *platuche*, comme on dit d'un douloureux plongeon de dix mètres sur le ventre. Le lecteur ouvrait-il un de ses livres – tombons au hasard sur *Sacripants !*, une publication du début chez Lattès – il allait de surprise en surprise, perdait vite le sens du haut et du bas, bousculé entre rigolade grinçante et spéculation métaphysique recouverte de causticité, découvrant ligne après ligne un auteur tour à tour joueur avec les idées et les mots : « Et je ris, bêtement , comme un âne qui brairait, ôterait le b a ba du braire et très-content d'avoir trouvé ça rirait, bêtement, comme l'âne qu'il est, aux larmes, jusqu'au jour où il oublie qu'il rit et se fiant aux larmes croit pleurer... » Poète : « Un cheval, vraiment, venait, mais d'un trot ordinaire avec une tête sans questions. » Mystique désabusé : « Elle croyait, en sa folie, que les deux Secrets de l'Etre et du Non-Etre se révélaient dans la seconde où vous mourez ! Elle s'est tuée pour savoir à l'instant. » Paumé, effrayé, tragi-comique face à ses tendances suicidaires : « Le sang a commencé d'empeser la descente de lit. Seul bruit : celui des gouttes de sang sur le petit tapis. Le bruit est devenu une couleur torve mais je suis un homme revenu de bien

des choses...Quand je suis revenu à moi Martine 'Tubomb' était morte la bouche tordue. Il valait mieux pour elle, ça n'était pas une vie. J'ai pris sur moi de taire les causes réelles de sa mort. Je vais m'employer à brouiller les pistes de sa sinistre folie et de mon chemin de croix. Je ne dirai que mon nom, Michel Ohl, et le sien, 'Tartine 'Tubomb' Ohl. » Mais qu'est-ce que ça veut dire et cacher, cette irruption du Horla de Maupassant, du cosmétique assassin d'Amélie Nothomb, dans un monde vide de sens, ou plutôt insensé ? cette confusion **apparente** des lettres, des mots, des objets, des gens, des idées ? ces provocations obscènes et scatologiques ? les sévices que tel un Ubu joueur, il impose sans réelle cruauté à ses personnages ? Quel terrible mal interne cherche-t-il ainsi à exorciser ?

L'explication la plus subjective, la vraie donc ne peut être donnée que par l'intéressé lui-même, pardon pour le truisme. Alors lisons Michel Ohl :

« En 70 je soignais au château de Préville (au chalet plutôt : annexe affectée aux délicats cas), je soignais une ivrognerie chronique compliquée d'**identitose**, affection dégénérative de l'identité personnelle, j'étais moi sans l'être. » (Morceaux choisis, 1992).

Ce « j'étais moi sans l'être » est assurément la cause de la mortelle souffrance que l'écriture seule expulse dans son cas.

« J'ai eu, quant à moi, la révélation de la mise en abyme, en triplant ma philo, pour l'approfondir. Je l'ai tellement approfondie que, pris de vertige, je tombai au fond. On n'y était pas si mal, au fond. J'y suis donc resté un bon bout de temps. A la remontée,

j'étais frais comme un gardon. Avec juste une gentille identitose (affection dégénérative de l'identité personnelle) agrémentée d'une incoercible dipsomanie (*Cocosates*, p. 82).

Une anormale acuité intellectuelle peut asseoir la position dans la société, et c'est heureux, comme dans le cas d'un Alain Juppé. A l'inverse la trop vive intelligence de Michel Ohl ne lui servait qu'à le marginaliser encore et à exaspérer sa souffrance de l'incompréhension de ce qui lui arrive. Le voici évoluant en milieu psychiatrique, parmi les vrais fous, lui le plus demandeur de lucidité des hommes. Il enchaîne les placements en établissement spécialisé, les cuites, les prises de substances interdites peut-être, les traitements abrutissants, des tentatives de suicide, se réfugie quand le permet sa santé dans une frénésie de lecture et se met à écrire, ce qui lui sauvera la vie. En cure de désintoxication à Orthez au château de Préville, maison de santé mentale, il fait les quatre cents coups en compagnie de Michèle Kessel née O'Brien, l'incontrôlable épouse de Joseph Kessel. Le vieux lion en visite découvre en lui l'écrivain : Il s'ensuivra, de 1974 à 1982, six livres édités par Lattès. La critique d'alors :

« Pour moi, ce garçon s'apparente à Antonin Artaud et Alfred Jarry et pourrait avoir des parrains tels que Valéry Larbaud et Borges (Louis Nucéra). Du même, dans son livre *mes ports d'attache* : « L'érudition de Michel Ohl a peu d'égale... Cet orfèvre du mot, ce faiseur d'anagrammes, ce maître du palindrome, ce possédé du contrepet, du calembour et de l'anacoluthe, ravageur de lui-même, fait peu recette. »

« Michel Ohl presse les mots, les torture jusqu'à leur faire rendre plusieurs sens. Cette expérience est chez lui à la fois joyeuse et magique. » (Claude Bonnefoy).

« Le livre de Michel Ohl est une vertigineuse descente aux sources de la création. » (Georges Madarasz).

« *Pataphysical baby* est, à la fois, un pamphlet et un poème. » (Claude Mauriac).

« Ces pages témoignent de « l'effroyable maladie de l'esprit » dont parle Artaud. » (Raphaël Sorin).

« Le Landais Michel Ohl est capable de lancer un jour, avec sa machine de mots, des mondes peuplés de créatures aussi singulières et plurielles qu'Ubu en personne. J'hésite toujours à parler de lui. Crainte que son humour fusille à l'avance toute admiration, crainte d'attenter à la dignité rare de l'écrivain le moins lu de France et de Bigorre. Les journaux l'appelleraient « least-seller » (pendant honorable de « best-seller »). Tous les automnes, quand paraît le cent habituel des auteurs facultatifs, le seul nom de Michel Ohl déclenche un rire salubre. Tant de renommée qui l'épargne, accroît le beau silence où court sa plume de non-lu. » (Georges Walter).

« Michel Ohl, un habité du verbe. Un Saint du langage. » (Claude Nougaro).

## Michka et les Kessel

Pour goûter tout le sel du psychodrame qui s'est joué au château de Prévile à Orthez à partir de 1970 entre les cinq personnages que sont Lionel Bénichou, Michèle et Joseph Kessel, Georges Walter et Michel Ohl, il faut d'abord lire *Un chalet sur la Néva* coécrit par les deux derniers en 2006 (éd. Atlantica). Dépêchez-vous de vous le procurer sur Amazon ou ailleurs, il était destiné à un imminent pilon aux dernières nouvelles données par Michel Ohl. Les protagonistes :

Le Docteur **Lionel Bénichou**, psychiatre : « A cette époque, j'étais le gardien soignant d'un château hypnothérapique, un « château des songes » mais aussi un château des cauchemars et des délires tremblants. Heureusement je croyais très fort aux vertus rédemptrices du sommeil... Un après-midi je fus réveillé brutalement par des bruits de sabots qui résonnaient sur la pierre du perron, puis la porte s'ouvrit avec fracas sous la poussée d'une cavale verte (Michèle Kessel) qui piaffait furieusement... Puis la cavale accepta de dormir, d'abandonner temporairement la soif et d'échapper par la même occasion au délire tremblant. J'avais à



peine eu le temps de m'assoupir que le seigneur et maître de la cavale (Joseph Kessel) se fit annoncer. C'était un grand lion aux yeux gris, du genre superbe et généreux, avec une crinière argentée, un port plein de noblesse et qui fumait un cigare façon barreau de chaise... Posant une patte familière sur mon épaule, il me déclara, pensif, en frappant son front soucieux avec l'autre patte : « Mon âme est écartelée pour des raisons morales : ma tendre cavale Michèle m'est très précieuse mais elle me torture, surtout quand elle a très soif. Elle m'empêche alors de voir mes copains, et ne supporte plus que je m'absente. De plus, et il prit un ton confidentiel, je vous l'avoue, je me sens un peu responsable de sa maladie soiffarde, elle a voulu me suivre sur des terrains où seuls les hommes ont l'habitude de ... / ... Aux yeux de Michèle, l'essentiel était que le lion de sa vie puisse la voir le plus souvent possible grâce aux trains de nuit et parfois grâce à l'avion ... / ... Après trois jours d'éloignement, il devenait la proie d'une crise de co-dépendance, et se persuadait qu'il avait abandonné et trahi la cavale de sa vie. Rythmé par les séjours porte-à-tambour de la cavale verte, le temps parut tourner en rond pendant sept ans...Et l'on atteint ainsi l'année 1970. Une fois de plus, je fus brutalement réveillé. Michèle O.K. la cavale verte s'était avancée derrière mon bureau, et, juché sur sa tête, se tenait un jeune corbeau (Michel Ohl) aux yeux immenses qui me regardait fixement en silence.

- Vous connaissez Michèle O.K. ? dis-je surpris.
- C'est comme si nous nous connaissions depuis longtemps, non, en réalité, je viens d'arriver à Orthez et mon nom est Michel O.L.

A partir de ce moment, naquit une amitié comme seuls peuvent vivre ceux qui peuvent évoquer la phrase de Kipling « nous sommes du même sang, toi et moi ». Les deux Michèl(e) se confortèrent l'un l'autre dans l'idée que la soif était faite pour être étanchée... Leur manifeste complicité avait un peu agacé le lion aux yeux gris qui s'était enquis la première fois où il avait rencontré Michel O.L. perché sur la cavale O.K. : « hum... Kiese ? » avait-il grogné.

« Un ami de misère... » avait-elle répondu. Le lion superbe et généreux n'avait plus soufflé mot, respectueux qu'il était du domaine des autres...

Les deux Michèl(e) commençant à déprimer, je trouvai opportun de leur donner une permission en ville. Le soir j'étais très inquiet. Ils n'étaient pas de retour à l'heure prescrite... C'est avec deux heures de retard qu'ils firent une entrée tonitruante... imaginez-les, en pleine soiffardise, instables, se soutenant l'un l'autre, et chantant sur l'air de l'Internationale (de Pottier) ce refrain subversif :

« C'est la fleu-reu... fina-leu...

Des rendeeez-vous manqués...

Le cachet d'Espé-râ-ââ-leu

S'ra notreu...Déjeuner...

Avec l'aide de *l'angel-nurse* Thérèse, nous les renvoyâmes dans leurs hypnochambres réciproques et cet incident mit un terme

définitif aux essais d'Espère-et-râle chez Michèle O.K. et Michel O.L.

La suite appartient à l'Histoire... »

En 2006 Lionel Bénichou reconnaissait, s'agissant de Michèle Kessel et Michel Ohl : « ... Ils m'ont roulé dans la farine... Si c'était à refaire, je m'y prendrais autrement aujourd'hui. » Son combat de maintenant, fin 2014, est celui mené pour la survie du Centre Hospitalier d'Orthez, menacé de fermeture comme les hôpitaux de proximité qui restent, au nom de la politique d'économies du gouvernement centrée préférentiellement sur les dépenses de santé publique.

**Michèle Kessel** née O'Brien, belle brune Irlandaise, a épousé Joseph Kessel (**The Kessel**) à Londres en 1939. En 1964, à l'âge de quarante-quatre ans, elle est transportée en coma éthylique au château de Prévile où elle effectuera plusieurs séjours, placée plus souvent qu'à son tour au *chalet*, structure reléguée au fond du parc pour accueillir honteusement les patients les plus « difficiles », les plus dangereux pour eux-mêmes. Elle y rencontre en 1970 Michel Ohl, jeune homme de vingt-trois ans, un sérieux client à forte personnalité comme elle, comme elle en souffrance (en attente de quoi ?). « L'amitié qui va naître entre ces deux rebelles suicidaires », dit Georges Walter, « ne se traduira pas seulement par des beuveries clandestines. »

Parenthèse : A la recherche de son personnage de 1970, Michel Ohl fait en 1987 un pèlerinage. « L'été dernier, je me suis rendu visite à Orthez en 70. L'Orthez de Francis Jammes. Le Francis

Jammes de *Prière pour aller au paradis avec les ânes*. Dans le Bordeaux-Pau je délirais à la perspective de revoir ma fiancée de *Pataphysical baby*. » (Lysianne, 19 ans, dépressive) « Et Michèle Kessel. L'une et l'autre jetées aux oubliettes. Michèle mourrait le 30 décembre 80. Ma fiancée j'oublierais. Je pleurais à tombeau ouvert au milieu des pins et tout soudain, peu après Dax je me remémorai le pavé d'enfer d'Y. Courrière, où Michèle, « belle cavale *black Irish* », devenue une vieille femme bizarre dont la silhouette d'hallucinée intriguait les habitants du petit port de Collioure où elle s'était retirée » (*Sur la piste du lion*, p. 931), Michèle remourrait. Et je me répétais dix fois ce passage, « belle cavale *black Irish* etc. », dix, cent, deux cents fois, et lorsque le train stoppa en gare d'Orthez j'en étais à « Collioure », et au lieu de dire « Collioure » je dis « Antibes yachnique », et ce fut la pire honte de ma vie, mais je la bus, faut croire. »\*

\*Note de l'auteur : Michel, faut croire que Michèle O.K. ne t'inspirait que de la sympathie en 1970. La gratitude ne se commande pas, et pire honte rachète un peu, mais nous aurons à nous en expliquer et d'abord tu pourrais t'en expliquer avec elle si ce n'est fait.

« Michka donnera ses textes à lire à Michèle et Kessel en prendra connaissance. Grâce à lui, Michka, auteur édité en 1974, sera sauvé de la destruction totale. » (Georges Walter, *Un chalet sur la Néva*). Michèle fera en tout dix-sept séjours à Prévile, de 1964 à 1978. Le 25 juin 1964 donc, descendant d'une Bentley grise, Joseph Kessel et son neveu Maurice Druon, futur secrétaire perpétuel de l'Académie française, l'auteur des *Grandes familles* et des *Rois maudits*, le coauteur avec Joseph Kessel du *Chant des partisans* (peut-être fut-il ministre, d'où l'irrespect professionnel du

*Canard Enchaîné* qui le surnomma *Druon-la-joie*). Dans l'ambulance qui suit la Bentley, Michèle Kessel, inconsciente. Elle est confiée au Dr Bénichou par une sommité médicale parisienne, le Dr Michel Fouquet. A peine sortie de l'ambulance et de son coma, Michèle Kessel, se découvrant prisonnière, entre aussitôt en révolte et se met à regimber et ruer des quatre fers, *cavale verte* du souvenir du Dr Bénichou.

Finalement on ne connaît Michèle Kessel qu'au travers du témoignage pas toujours tendre des quatre autres protagonistes, dont le plus indulgent est celui de Georges Walter, qui parle d'elle comme d'un personnage d'exception. « C'est d'elle-même que nous tenons la saga des O'Brien dans un roman autobiographique peu connu (mais que faire dans l'ombre de Joseph Kessel ?) signé Michèle Kildaire aux éditions Gallimard, *La Promesse* (1972) dont l'auteur, par une étrange discrétion, n'avait jamais dit mot à Michka, son complice des buvettes clandestines, avant de le lui envoyer dédicacé en 1973 ... / ... Mais c'est avec son livre *Marie les Bottines* (Gallimard, 1973) que l'on pénètre le plus avant dans les ténèbres de Michèle O'Brien (alias Kildaire, le nom de son lieu de naissance) par un roman de style gothique où domine le thème de la folie. » Georges Walter poursuit : « Quand elle arrivait à Préville – où elle passait chaque fois quelques semaines, en sortes de vacances pittoresques, car ce cœur généreux avait de la sympathie pour les êtres diminués – Michèle Kessel était *déterminée* à boire autant que possible. Quant à Michel Ohl-Michka, c'était pour lui un défi encore plus savoureux que de poursuivre au cœur-même de l'institution psychiatrique son jeu de roulette russe en restant fidèle, pour son petit-déjeuner, à la bière matinée de cognac. « *A quoi bon, disait-il,*

*ne pas boire si l'on est un nihiliste russe ?* Et il ajoutait, espiègle mélancolique : ... *Mais le petit Michka n'est pas russe...* » Il était prévisible que Michèle et Michka (cinquante et un ans et vingt-trois ans) s'entendraient comme larrons en foire ».

N'est-ce pas Michèle, sous le prénom de Sybil, que l'on voit se débattre dans *Le lion* de Joseph Kessel ? Sybil, citadine mal transplantée dans la brousse africaine, qui boit du gin dès le matin, qui « par moments se raccroche à n'importe quoi » ? Et n'est-ce pas le dilemme du couple Kessel qu'elle expose très clairement : « Il n'y a rien à faire, dit-elle. Non, il n'y a rien à faire quand les gens s'aiment trop pour pouvoir vivre l'un sans l'autre, mais qu'ils ne sont pas faits de manière à pouvoir mener la même vie, et que ce n'est la faute de personne » ?

Michèle Kessel mourut le 30 décembre 1979. Le 3 janvier 1980 elle fut inhumée au cimetière Montparnasse. Elle suivait de près Joseph Kessel, décédé en juillet 1979. Georges Walter, témoin direct de la mort de l'écrivain, rapporte dans *Un chalet sur la Néva* : « Toute la nuit on put l'entendre (Michèle) répéter dans ses sanglots *« I won't be long, my love... »* Je ne tarderai pas, mon amour. »

Yves Courrière, décédé lui-même en 2012, fit ce froid compte-rendu de l'enterrement de Michèle O.K. : « Le cancer et l'alcool avaient eu raison de la belle cavale black Irish... Sous le crachin glacé nous n'étions qu'une petite douzaine auprès des trois frères O'Brien à entourer le cercueil. « Cette fois, c'est vraiment la fin de la bataille », me dit Lionel Bénichou.

**Joseph Kessel.** Ce qu'en dit le grand Larousse illustré de 2014 : « Kessel (Joseph), *Clara, Argentine*, 1898 – *Avernes, Val-d'Oise*, 1979, écrivain et journaliste français. L'un des premiers grands reporters, il exalte, dans ses romans, la fraternité virile dans la guerre (*L'Equipage, l'Armée des ombres*) et l'aventure (*Fortune carrée, Le lion*). Il est l'auteur, avec son neveu M. Druon, des paroles du *Chant des partisans*, sur une musique d'Anna Marly (1943). Acad. Fra. »

Dès l'âge de dix-sept ans j'ai découvert Kessel à la lecture avide de *L'Equipage*, lecture enchanteresse pour un ado prêt à absorber comme un buvard les bons principes reconnus de l'honneur, du devoir, du courage physique, et qui découvre les conflits mortels de l'amour et de l'amitié.

Je viens de relire *Le lion*, déjà dévoré en deux jours (désolé, excuses) au début des années soixante. L'auteur et le narrateur du roman écrit à la première personne ne font vraiment qu'un à mon avis, le lion King est aussi un peu Kessel, et l'est beaucoup, jusqu'à la description physique, John Bullit, l'administrateur du Parc royal. Les difficultés du couple John-Sybil sont de même nature que celles du couple Jef-Michèle et c'est à Michèle que pense certainement l'auteur lorsqu'à propos de Sybil il lâche cette phrase empreinte de compassion : « Son tourment vient de l'intelligence la plus aiguë et de la sensibilité la plus fine. » Pour Georges Walter, Joseph Kessel est Jef, son meilleur ami, un modèle de droiture auquel on ne peut raisonnablement qu'adhérer sans réserve.